

QUELQUES DIFFICULTÉS DANS LA PRATIQUE DES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES...

Scènes de la vie jurasienne (1).

Jacques, ouvrier socialiste (à Jules): Allons, il est bientôt deux heures, il est temps que nous nous rendions à l'assemblée. - (*C'est un dimanche*).

Joseph, ouvrier bien intentionné, mais léger (jouant au billard avec Auguste): Dans quelques minutes nous aurons terminé la partie. Attendez-moi, je vais avec vous.

Jacques et Jules attendent quelques minutes. Leurs deux compagnons recommencent une nouvelle partie, le perdant ayant réclamé la revanche; Joseph insiste pour que Jacques et Jules l'attendent, mais ceux-ci s'en vont, l'heure de l'assemblée étant proche.

Plusieurs heures après, Jacques et Jules, en revenant de l'assemblée, s'arrêtent de nouveau au café Y**. Auguste et Joseph sont toujours au jeu. Ils paraissent gais; mais, en les observant, on devine chez eux l'anxiété. Durant l'après-midi, des amis sont arrivés, et tous ont été invités à boire un verre. La dépense est considérable; les deux amis débattent à qui paiera l'écot. Tous les deux font la partie en artistes, et sont admirés par les amis qui entourent le billard. Joseph est le perdant; il devient de plus en plus sombre et embarrassé, et finit, cependant, par expliquer à l'oreille du cafetier qu'il doit lui faire crédit jusqu'au samedi suivant.

Le café est très fréquenté, et le lundi, à onze heures du matin surtout, il y a toujours foule.

Jacques vient s'asseoir à une table où sont réunis quelques-uns de ses collègues d'atelier.

David, vieil ouvrier, noceur: Dis donc, nous venons de faire une belle «*monture*» à Alcide. Il a fini par s'en aller en pleurant parce que je lui ai dit une plaisanterie sur sa sœur.

Plusieurs buveurs: Si tu avais entendu cette «*scie*», il y avait de quoi crever de rire!

Alphonse, ami de Jacques: Ce qui veut dire que c'était bête comme tout!

Jacques: Et pourquoi l'avez-vous fait pleurer, ce pauvre diable?

Louis et Edouard: Eh, parbleu! Il faut bien rire un peu.

Jacques: Allez, vous n'ôtes pas les seuls à rire. Ces messieurs rient aussi très bien de tout. (*Il désigne une table voisine occupée par quelques bourgeois*). Ils se disent: Que viennent-ils parler d'émancipation, ces ouvriers qui n'ont pas même le respect d'eux-mêmes, ni le sentiment de la dignité!

David: Moi, je me fiche de tout ça. Lorsqu'on est en noce, il faut s'amuser. Après nous, arrive que pourra!

Alphonse: Veux-tu te taire! Est-ce à un vieux de ton âge à parler ainsi à des jeunes gens?

Jacques: Ce qu'il y a de triste, c'est que les jeunes gens croient le père David sur parole, quand il leur parle ainsi.

(1) Extrait de *L'Almanach du peuple* pour 1875.

David: Allons, allons, laissez-moi tranquille. Est-ce que vous allez me faire de la morale? Parlez de votre socialisme entre vous, et fichez-moi la paix.

Jules, ami de Jacques: Oui, nous en parlerons, et je n'ai pas, quant à moi, des choses bien gaies à dire. Je viens de recevoir le *Bulletin* qui contient de tristes nouvelles. En Espagne, les autorités viennent de faire jeter secrètement à la mer, enfermés dans des sacs, soixante ouvriers, membres de l'*Internationale* (2). En Italie, on vient d'arrêter une quinzaine d'ouvriers qui ont pris part à une manifestation organisée pour protester contre la misère publique, qui grandit toujours. En France, on arrête toujours et à chaque instant des ouvriers compromis dans les affaires de la Commune.

David: Ces imbéciles! s'ils faisaient comme moi, ils ne se feraient pas «*fourrer au trou*».

Monsieur X. (de la table voisine): Si ces ouvriers dont vous parlez travaillaient honnêtement devant eux, comme un brave ouvrier doit le faire, leurs pays ne seraient pas en révolution, et le commerce irait mieux.

Jacques: Je conçois très bien que vous, monsieur X., qui êtes un riche fabricant, vous jugiez tout au point de vue de vos intérêts commerciaux. Mais je vous ai entendu souvent déclarer publiquement que vous étiez un bon républicain, un libéral. Comment conciliez-vous ces déclarations avec ce principe que vous venez d'affirmer, que les ouvriers français, espagnols, italiens, doivent tranquillement se soumettre à l'odieux despotisme qui pèse sur eux?

Monsieur X: Oui, oui, je suis républicain et je suis libéral. Mais l'ordre avant tout. Si on laissait faire les ouvriers, à quoi aboutirions-nous? Au partage, au communisme! Plutôt la domination de Bismarck que le triomphe du socialisme!

Jacques: C'est bien là le bourgeois! Libéral, démocrate, tout ce qu'on voudra dans ce sens, tant que le dieu-capital n'est pas atteint; mais si les ouvriers bougent, le bourgeois devient le plus féroce réactionnaire, et, pour tromper et effrayer le peuple, on invente des phrases sur le partage, le communisme, la destruction de la famille; et avec cela monsieur X est un honnête homme et les socialistes sont des bandits.

Alphonse: Tu as raison, Jacques, la bourgeoisie se moque de nous.

Arthur, ouvrier libéral: Vous, Jacques, je vous l'ai déjà répété cent fois, si vous aviez un peu de patriotisme, vous vous occuperiez à lutter contre les ultramontains, au lieu de perdre votre temps à des théories irréalisables.

Monsieur X: A la bonne heure! Voilà au moins un ouvrier qui aime son pays. En présence des scandales que commettent les curés ultramontains, tout bon citoyen doit travailler à les faire remplacer par des curés libéraux. Tenez, lisez cette correspondance.

Arthur prend un journal libéral et fait lecture à haute voix d'une correspondance dans laquelle est relaté le fait qu'un curé a été vu en état d'ivresse. Les réflexions dont le journal accompagne cette correspondance soulèvent une hilarité générale. Chacun trouve un bon mot à l'adresse des ultramontains.

Armand, opportuniste (à Jacques, à voix basse): Tu sais que je suis aussi socialiste que toi, mais tu as tort, chaque fois qu'on attaque le socialisme, de le défendre ainsi publiquement; tu sais bien que cela ne sert à rien, et que tu ne fais que te compromettre davantage. Parlons-en entre nous, lorsque nous rencontrons quelques amis. Tu conviendras, par exemple, puisque l'opinion publique est préoccupée de ces luttes religieuses, qu'il serait plus pratique de prêter son concours à la lutte contre les ultramontains; le socialisme viendra toujours après.

Jacques: Ton socialisme est très commode. Lorsqu'on rencontre un ami, on lui serre la main en lui disant à l'oreille: «*Tu sais, je suis aussi socialiste; mais, parce que l'opinion publique est travaillée par un autre courant d'idées, il faut lui faire toutes les concessions désirables afin de ne pas se mettre mal avec ses concitoyens*». C'est là une manière d'agir très ingénieuse. Avec cela on peut être à l'occasion ultramontain,

(2) *Bulletin de la Fédération jurassienne*, 7 juin 1874: «*Les assassinats commis à San Fernando crient vengeance. Soixante-six ouvriers ont disparu de cette localité. Le peuple de San Fernando sait que ces malheureux, après avoir été arrêtés, ont été conduits à bord d'un navire, et que là, au milieu de la nuit, on les a cousus dans des sacs et jetés à la mer avec des boulets aux pieds. L'auteur de ce crime, le capitaine-général Arias, vient de recevoir le salaire de son forfait: il a été nommé ministre de la marine*».

libéral, radical ou socialiste. Quant à cette lutte contre les ultramontains, en quoi peut-elle intéresser les ouvriers? Les conditions du travail ne seront en rien changées, parce que la messe sera dite par un curé libéral plutôt que par un curé ultramontain. Les libéraux reprochent aux socialistes de ne pas combattre les ultramontains. Mais si les bourgeois libéraux veulent réellement le bien-être moral et matériel du peuple, comme ils le prétendent, ils doivent non pas susciter des luttes religieuses, mais les enterrer, et favoriser l'organisation des ouvriers pour la défense de leurs intérêts de travail. Ils s'efforcent, au contraire, de réveiller des questions qui n'ont aucun intérêt réel pour le peuple, et ils combattent les socialistes tout aussi impitoyablement que les ultramontains peuvent le faire. Les uns et les autres sont les ennemis de l'émancipation du travail; pourquoi lutterions-nous pour les uns en faveur des autres?

Pendant cette conversation, David, Louis, Édouard, Émile et quelques camarades ont entonné un hymne à la liberté, auquel succèdent des gaudrioles. Chacun est disposé à la «noce». On combine une promenade pour l'après-midi, seulement l'argent fait défaut.

David paraît tout absorbé.

Louis: Allons, David, vous n'êtes jamais pris sans vert; trouvez quelque chose pour nous sortir d'embaras.

David: Dis donc, Émile, tu vas aller chez le patron, tu lui demanderas vingt francs; s'il ne veut pas te les donner, dis-lui que tu quittes l'atelier, et tu verras bien qu'il finira par te les remettre. Nous te rembourserons chacun notre part samedi soir.

Émile: Je suis trop jeune, il vaudrait mieux que l'un de vous y aille.

David: Il faudra bien que tu t'y fasses. Bois encore une absinthe pour te donner du courage.

Émile se décide à aller, et revient bientôt après en riant avec la pièce de vingt francs.

Monsieur N. est chef d'atelier et occupe un assez grand nombre d'ouvriers, parmi lesquels nous retrouverons les connaissances faites le lundi au café Y**.

Arthur: Eh bien, Jacques, qu'avez-vous fait à l'assemblée de dimanche?

Jacques: Nous avons, comme c'était notre intention, constitué une caisse de résistance pour le métier. Mais nous ne nous en sommes pas tenus là; il a été fait une proposition d'adhérer à l'*Internationale*, et elle a été mise à l'ordre du jour de la prochaine séance. On a décidé en outre d'envoyer un délégué au prochain *Congrès de la fédération du métier*, d'inviter les sociétaires à s'abonner au *Bulletin* et à acheter le *Manifeste du dernier Congrès général de l'Internationale* (3). Une souscription a été ouverte en faveur d'une grève d'ouvriers tisserands en Belgique, et il a été donné connaissance d'une invitation du *Cercle d'études sociales* de la localité, pour assister à une conférence qui aura lieu jeudi soir, sur la question de «*l'action politique des classes ouvrières*».

Arthur: Je n'approuve pas tous ces congrès et ces souscriptions en faveur des étrangers, et ces journaux et ces brochures. Qu'avons-nous besoin de tout cela? Ce sont des occasions de jeter son argent sans qu'il vous rapporte rien. Passe encore pour la caisse de résistance du métier, car il faut reconnaître que la position de l'ouvrier laisse à désirer mais à quoi peut servir l'adhésion à l'*Internationale*?

Jacques: Il est bien clair que si la caisse de résistance reste isolée, elle ne peut rien faire d'utile, elle demeure impuissante; il faut, pour quelle atteigne son but, qu'elle se fédère avec d'autres sociétés du même métier, et qu'ensuite tous les métiers se solidarisent entre eux, non seulement dans le même pays, mais d'un pays à l'autre. Eh bien, ces souscriptions pour les grèves étrangères sont un commencement de réalisation de cette solidarité générale; et ces congrès ont précisément pour but d'établir des rapports pratiques entre les associations et les fédérations. En outre, on y discute des questions d'un grand intérêt pour les travailleurs, celle de la propriété, celle des services publics, etc...; et il faut que ces questions soient résolues pour que l'émancipation du travail soit possible.

(3) Il s'agit du septième *Congrès général* (Bruxelles, 7-12 septembre 1874), auquel Adhémar Schwitzguébel avait pris part comme délégué de la *Fédération jurassienne*. Ce Congrès avait décidé d'adresser un *Manifeste aux ouvriers de tous les pays*, et Schwitzguébel avait été l'un des trois membres de la commission qui fut chargée de rédiger ce document.

Arthur: La masse des ouvriers, chez nous, ne s'occupe pas de ces questions-là. Il me paraît donc qu'il est plus pratique de s'en tenir aux progrès qui se réalisent graduellement dans nos petites républiques.

Jacques: C'est justement parce que la masse des ouvriers, chez nous, n'a pas conscience de la grande transformation sociale qui se prépare dans le monde civilisé, que nous devons, au moyen de journaux, de brochures, de conférences, chercher à éclairer nos compagnons de travail sur nos tendances, sur la situation réelle qui leur est faite, et sur la nécessité d'un changement radical. Quant à ces progrès graduels qu'on fait miroiter à nos yeux pour nous éblouir, où sont-ils? On revise les constitutions, on refait les lois à chaque instant, on renouvelle sans cesse le personnel des gouvernements, des administrations publiques, des tribunaux, des assemblées législatives, et, malgré tous ces changements de forme, le fond de la situation reste le même, quand il n'empire pas.

Plusieurs voix: Ça, c'est la vérité, ce sont toujours les gros bonnets qui profitent de tout.

Le patron: Ce sont les mauvais citoyens qui raisonnent comme Jacques. Il faut avant tout aimer son pays et le servir en bon patriote, et ne pas chercher des changements impossibles. Que diable! il y a toujours eu des pauvres et des riches, et il y en aura toujours.

Jacques: Ce n'est pas vous, monsieur N., qui avez à vous plaindre de la situation, je le crois bien. Vous dites, d'après l'Évangile, qu'il y aura toujours des pauvres, et vous en prenez facilement votre parti; mais les pauvres, eux, finissent par se fatiguer de la misère.

Alphonse: Moi je dis que l'amour de la patrie, dont les bourgeois parlent tant, n'est qu'une blague dans leur bouche; l'amour de leurs sacs d'écus, voilà le fin mot de leurs sentiments.

David: Et moi je ne vois qu'une chose: pour les sociétés ouvrières, il faut de l'argent. Je préfère, au lieu de payer des cotisations, boire quelques bonnes chopines de plus.

Auguste: Ou faire quelques parties de billard.

Achille, ouvrier rangé: Vous feriez mieux, tant les uns que les autres, de mettre vos économies à la caisse d'épargne. Au moins cela rapporte, et on ne confie pas son argent à des gens qu'on ne connaît pas.

Le patron: A la bonne heure! Voilà au moins un conseil pratique.

Charles, ex-militant désabusé: Le socialisme est très beau en théorie, mais les ouvriers sont trop ingrats pour qu'on puisse espérer en voir la réalisation. Ceux qui se dévouent à cette cause se sacrifient inutilement. Quant à moi, j'ai été bien enthousiaste, mais je ne ferai plus rien.

Alphonse: Oui, ce sont de rudes farceurs, ces ouvriers qui n'ont pas le bon esprit de cheminer selon l'humeur de Monsieur Charles. Comment? Monsieur Charles est décidé, et vous ouvriers, vous ne l'êtes pas? Allons, dépêchez-vous d'emboîter le pas, sans cela Monsieur Charles ne fera plus rien pour votre cause!

Après un silence, Jacques rappelle à ses compagnons d'atelier que ceux qui voudront s'abonner au *Bulletin jurassien*, acheter le *Manifeste du Congrès général de l'Internationale*, et souscrire pour la grève des tisserands belges, pourront s'adresser à lui le samedi soir.

Le jeudi au matin, le facteur entre dans l'atelier de Monsieur N., et remet à une douzaine d'abonnés le journal libéral de la contrée.

Il y aura des élections le dimanche suivant, et le comité libéral adresse à tous les bons citoyens un appel patriotique pour les engager à donner à ces élections le caractère d'une manifestation populaire. Le patron, après avoir fait lecture de ce document, réchauffe le zèle électoral de ses ouvriers.

Cette causerie politique est interrompue par l'arrivée de deux délégués de l'une des sociétés politiques de la localité, venant solliciter des dons volontaires en faveur de l'achat d'une bannière pour leur société. Le patron ouvre la liste de souscription par un don généreux, et engage ses ouvriers à contribuer à cette œuvre patriotique; la plupart d'entre eux s'exécutent.

Bientôt après, un voyageur de librairie vient faire ses offres de service: un roman à sensation est en cours de publication par livraisons, et les nombreuses souscriptions déjà recueillies témoignent de l'intérêt que le public porte à cette œuvre littéraire. Un moment après, le voyageur se retire d'un air très satisfait; il a récolté dans l'atelier de Monsieur N. quinze souscriptions.

Le soir, Jacques rappelle la conférence qui aura lieu au *Cercle d'études sociales*, sur «*l'action politique des classes ouvrières*».

Plusieurs voix: Nous n'avons pas le temps d'y assister.

Joseph (*bas, à Jacques*): J'irais bien, mais il faut que je travaille le soir, pour pouvoir payer le cafetier.

Louis et Édouard: Il faut que nous rattrapions le temps perdu les premiers jours de la semaine.

Arthur: J'en reviens toujours à mes moutons: il ne peut y avoir qu'une seule politique, c'est de voter pour des candidats libéraux.

Jacques et Jules, ainsi qu'Alphonse et Émile, s'apprêtent à sortir.

David (à Alphonse et à Émile): Restez plutôt avec moi, je vous donnerai ce soir une petite leçon pour vous former l'esprit; vous êtes jeunes, il faut écouter les conseils des vieux.

Le patron (*à Jacques*): Vous feriez mieux d'encourager ces jeunes gens à travailler et à mettre leur argent de côté, au lieu de les pousser à perdre leur temps à des idées impossibles.

Le vendredi soir, il y a grande agitation dans l'atelier de Monsieur N. Toutes les sociétés populaires sont convoquées afin d'organiser un cortège imposant pour les élections de dimanche. Une dizaine des ouvriers appartiennent à l'une ou à l'autre de ces sociétés, et vers huit heures les intéressés vont sortir.

Jacques (*à Monsieur N.*): Comment, vous ne trouvez pas que ces messieurs vont perdre leur temps? Il me semble qu'ils feraient mieux de travailler plutôt que d'aller à des assemblées.

Le patron (*se mordant les lèvres*): Ici il s'agit de sociétés respectables, utiles, et tout honnête citoyen doit les soutenir; ce n'est pas comme vos sociétés de résistance, de fédération, d'internationale.

Jacques: Vous les estimez si fort, ces sociétés-là, parce qu'elles servent à la jeunesse d'écoles de politique routinière, comme vous en avez toujours pratiqué, et qu'elles détournent les jeunes gens des sociétés ouvrières.

Le travail a cessé le samedi vers sept heures du soir, dans l'atelier de Monsieur N.

Jacques: Eh bien, collègues, ceux d'entre vous qui veulent s'inscrire comme abonnés au *Bulletin* jurassien sont invités à s'annoncer.

Plusieurs voix: Le prix de l'abonnement est trop élevé, et puis nous sommes abonnés au journal de la localité, qui est beaucoup plus intéressant que votre *Bulletin*.

Jacques: Il est vrai que, proportionnellement aux autres journaux, le prix de l'abonnement au *Bulletin* est élevé (4), mais à qui la faute? A vous, qui préférez donner votre argent à des journaux ennemis, plutôt qu'à un organe ouvrier. Vous dites que les autres journaux sont plus intéressants: il est vrai que c'est bien intéressant pour vous d'apprendre que l'ex-impératrice Eugénie est arrivée en Suisse, que Bismarck a fait un séjour aux bains, que Monsieur untel s'est cassé la jambe à tel endroit; et qu'au contraire cela doit être assommant de connaître quelques détails du mouvement ouvrier dans les autres pays, et d'étudier quelques articles de fond sur les questions sociales.

Jules et Alphonse seuls se font inscrire.

Jacques invite ceux qui veulent acheter le *Manifeste du dernier Congrès de l'Internationale* à s'adresser à lui.

Plusieurs voix: Nous n'avons pas le temps de lire ces brochures, et puis cela coûte toujours.

Jacques: Lire des romans est plus instructif et plus économique.

(4) L'abonnement au *Bulletin*, depuis que l'organe de la *Fédération jurassienne*, qui au début ne paraissait que deux fois par mois, était devenu hebdomadaire et avait agrandi son format (juillet 1873), coûtait deux francs par trimestre. Au 1^{er} janvier 1875 eut lieu un nouvel agrandissement de format, sans augmentation de prix.

Il finit cependant par vendre cinq exemplaires du *Manifeste*, et ouvre ensuite la souscription pour les grévistes belges.

Plusieurs voix: Nous n'avons pas d'argent à donner pour les grèves.

Joseph: Il m'est impossible de donner quelque chose ce soir, il faut que je paie le cafetier.

Louis et Édouard: Nous voudrions bien donner, mais nous avons perdu trop de temps cette semaine. Nous n'avons presque pas le sou.

Jacques (à Louis et à Édouard): Ah, mes amis, ce n'est pas par les cris de *Vive la Commune! Vive l'Internationale!* poussés au café, qu'on fait du socialisme, mais en aidant ses frères qui luttent, et surtout en se rendant capable d'apporter son concours actif au mouvement.

Émile: Je te remettrai quelque chose sitôt que les collègues m'auront rendu ce que je leur ai prêté au café; ils doivent me le rembourser ce soir.

Émile attend inutilement: les emprunteurs ont d'autres comptes à régler, plus pressants que ceux d'un jeune collègue d'atelier.

Achille: Moi, je vais porter mes deux francs à la caisse d'épargne; je n'ai rien à donner pour les grévistes.

David et Auguste parlent de bouteilles de vin et de parties de billard.
Il y a eu six souscripteurs dans l'atelier.

Le dimanche, vers une heure, la place publique est encombrée de monde. On forme le cortège; toutes les sociétés populaires sont présentes.

Arthur parcourt quelques groupes, et leur désigne Jacques, Jules et Alphonse, qui se promènent sans se mettre dans les rangs. On entend les épithètes de mauvais patriotes, d'alliés des jésuites, etc...

Monsieur N., en arrivant, salue plusieurs de ses ouvriers qui sont dans la foule; il leur tend fraternellement la main, en leur disant: «*Vous, au moins, vous êtes de bons citoyens!*».

David (l'abordant): Bonjour, citoyen patron.

Le patron: Bonjour, citoyen David. Vous êtes aussi là? C'est bien.

David: Dites donc, passez-moi cinq francs.

Le patron: Diable, comme vous y allez!

Monsieur X. s'est approché pendant que David s'éloigne en clignant de l'œil et la pièce de cent sous dans la poche; il dit à son ami N.: «*C'est un de tes braves qui revient à la charge?*».

Monsieur N: On ne peut pas faire un pas sans qu'un de ces *mistons* (5) vous demande de l'argent.

Jacques (à Jules; tous deux ont entendu cette scène): C'est cela: tandis que les ouvriers font les affaires politiques de ces messieurs, ceux-ci les appellent «*bons citoyens*», tout en se disant à l'oreille que ce sont des missions, puisqu'il y en a qui vont jusqu'à leur demander une avance un jour d'élection.

Jules: Je t'assure que cela m'attriste de songer aux difficultés que nous rencontrons. Nous avons des mœurs ouvrières déplorables, et c'est là un obstacle très sérieux à l'avancement de notre œuvre. Mais saurons nous trouver la force morale nécessaire pour montrer l'exemple d'une réforme dans ce sens?

Jacques: Mettons-nous à l'œuvre; ne cherchons pas à faire de nous-mêmes des puritains en dehors de l'humanité, mais travaillons du moins à devenir des hommes conscients et conséquents.

Adhémar SCHWITZGUÉBEL.

(5) *Miston* est un mot particulier à la Suisse romande, signifie antiques, mendiant, voyou.